

*De l'impossibilité & très grande
désirabilité néanmoins des livres visibles
alias livres-poèmes*

OU LIVRES MO^N ♦ TRÈS

Étienne Cornevin

« La similitude, la quasi identité de la forme empruntée par des écrits visant à la création d'art et de celle que revêt le rapport du gendarme, le discours du ministre, le mode d'emploi d'une machine, a de quoi grandement surprendre. »

Jean Dubuffet : *Céline pilote*, dans *Prospectus et tous écrits suivants*

– **les livres, ordinairement, sont invisibles.** manuels, traités, romans, recueils de poèmes, catalogues, ... on les voit avant, sur les étals de librairie ou sur des piles à côté du bureau où ils attendent d'être lus (avec provisions de patience s'ils sont en dessous). on les regarde après, avec d'autant plus d'inquiétude qu'il reste moins de place dans la bibliothèque, en se demandant où on va bien pouvoir les mettre. mais dans l'entre-temps, s'ils sont bons, ils auront disparu. par effet de leur bonté. parce que lire nous rend plus subtils en nous subtilisant l'apparence de ce que nous lisons. parce qu'il ferait beau voir que lire aille avec voir. parce que nous ne sommes plus là. parce que lire nous rend visionnaire. nos yeux passe murailles ne nous servent plus alors qu'à voir à travers.

– **mèzalar, un livre visible, keserès? – un « beau » livre?** un livre à la typographie soignée, imprimé sur un « grand papier », avec une reliure travaillée? un livre pour bibliophile? on ne peut pas dire qu'ils courent les rues, leur tendance est plutôt de s'immobiliser sur une étagère derrière une vitrine, mais ils forment une catégorie assez richement représentée, et réservée à des gens assez riches – certes, mais qui préfèrent

la possession à la lecture, ou même à la dévoration oculaire, et sont très médiocres usagers de livres dont la monstruosité est trop bourgeoise pour être viable : le papier précieux, les illustrations, la reliure font un écrin à un texte supposé lui aussi très précieux, mais tout cela n'a pas de rapport, sinon redondant, avec son contenu. une édition bibliophile des *Fleurs du Mal* ne rehausse en rien la qualité des poèmes – elle ne leur enlève rien non plus – si : leur attrait intrinsèque. un texte que l'on doit faire beau, c'est probablement qu'il ne l'est pas assez. comme si la réputation des chefs d'œuvre ne suffisait pas à faire qu'on ne les lise pas.

– **un livre d'images ? un livre illustré ? une bande dessinée ?** – vraisemblablement : comme on cherche dans les illustrations ce que le texte a déjà dit, ou dans les cases de B.D. ce qui fait avancer l'histoire, on ne les voit pas non plus, sauf par exception lorsque une page ou une gravure, presque littéralement, vous saute aux yeux.

– **un catalogue? un « livre d'art »?** – on y voit des reproductions et on regarde à travers ces reproductions, en supputant les caractéristiques des œuvres photographiées. dans ce genre d'ouvrage, rien ne doit rappeler sensiblement le travail du photographe, le rôle du maquettiste ou l'intervention de l'imprimeur.

– **un livre d'artiste ?** – oui, cela ne manquerait pas de logique, si l'artiste est celui qui fait voir (c'est ce que disait Paul Klee : « l'art ne reproduit pas le visible, il rend visible »). mais dans beaucoup des livres que l'on étiquette « livre d'artiste » il n'y a plus rien à lire, ni par tout ce que l'art peut transformer en signes (peinture, impression, formes, papier, découpe,...) ni par des textes, réduits souvent à leur plus simple absence d'expression. et il n'y a pas grand chose à voir non plus.

– **si j'imprime le *Discours de la méthode* en caractères gothiques et en rose fluo sur papier buvard vert huître, ce ne sera pas un livre visible?** – visible, certes, mais est-ce que ce sera encore un livre? son contenu en tout cas ne sera pas celui qu'a voulu Descartes, mais rien ne garantit qu'il en ait un (de contenu) : beaucoup de ce que l'on nomme « livres-objets » ne disent rien d'autre que « je suis un livre-objet ». la plupart des textes se prêtent si peu à des jeux avec leur forme qu'ils l'interdisent, sous peine d'illisibilité : mauvaise matière première pour l'alchimie qui transmuterait le plomb du sens en or de la présence.

– **et ce que vous cherchez m'a l'air aussi facile à trouver que la pierre philosophale.** si j'ai bien compris, un livre visible devrait être à la fois œuvre et support de texte, art et écriture, n'est-ce pas? – et ce « et » là est un peu plus problématique que dans l'expression « fromage et dessert », car la perspective de l'art est complètement différente de celle de l'écriture : on fait attention en regardant à ce que l'on ignore en écrivant ou en lisant. les artistes s'intéressent à l'aspect des choses et au corps des choses spirituelles, alors que ceux qui écrivent comme ceux qui lisent cherchent la vérité des choses, doivent oublier que les pensées ont des corps de parole et de signes imprimés, des corps qui ne sont pas seulement des serviteurs bien obéissants mais ont aussi leurs désirs, leurs vouloir dire, leurs affinités et jusqu'à leurs déformations favorites. si l'attention va aux surfaces, elle ne peut pas se porter sur ce qui est en profondeur, et inversement. des livres faits pour être vus et lus seraient des « sens-corps » (corps du sens perceptible et sens du corps lisible), comme qui dirait loup-

phoque, ornitho-rinque ou coyote à la cancoillotte. on n'aurait jamais fini de les voir ni de les lire, parce qu'on serait sans cesse détourné de lire par voir et inversement. ils seraient essentiellement hybrides, dissonants, la contradiction qui est à l'état latent dans les livres « normaux » y deviendrait patente.

– **la possibilité de tels livres est d'autant moins acquise que les tendances dominantes** de la culture occidentale, depuis le deuxième tiers du XVII^e siècle environ, ont eu horreur de l'hybridité et ont donné le pas au sens sur la forme. on a cru qu'importait la pensée et non le corps. on a cru renouveler la pensée sans toucher au corps, qui semblait dans l'affaire vase inefficace, emballage. même les livres de littérature les plus naturalistes ou matérialistes étaient asservis au spiritualisme ambiant. et certes, le XX^e siècle a été marqué par une suite de révoltes contre ce « logocentrisme » : on a compris l'évidence de langages autres que l'écrit, seuls capables de traduire des modalités et des modulations de la pensée plus profondes et plus libres que celles que traduit l'écrit; on s'est aperçu par exemple que, selon les mots encore de Dubuffet, « la peinture, plus concrète que les mots écrits, est un instrument bien plus riche qu'eux pour communiquer la pensée et pour l'élaborer » ; on a compris que la peinture, le dessin, la gravure, la sculpture, et presque toutes les formes d'art peuvent être aussi, tout comme la musique, des moyens de communiquer et d'élaborer la pensée. mais la réhabilitation du corps, quand elle a eu lieu, a si souvent jeté l'esprit avec l'eau trop propre du spiritualisme que la recherche d'une culture accordant même importance à l'un et à l'autre, si elle a déjà commencé, n'aura pu se faire que de manière très marginale.

– **si des artistes-écrivains partaient de nouvelles formes** et créaient des livres dont le corps ne serait pas seulement le médium de leur sens, les dimensions qui sont d'ordinaire compressées et annulées seraient comme réveillées : les caractères, leur grandeur, leur disposition, les papiers, le format, les gravures, le mode d'impression, la mise en page, la reliure, chacun de ces « paramètres » ferait l'objet d'une élaboration distincte, et le livre résultant serait « pluridimensionnel », offrant de multiples points de vue et approches, on pourrait, on ne pourrait faire autrement que s'y perdre, ce seraient des livres inépuisables, des livres polyphoniques.

– **au cas où ils existeraient, comment** faudrait-il les nommer, ces livres visibles-lisibles qui semblent si improbables ?

– « **livres-poèmes** » serait assez juste : la poésie a toujours été une sorte d'équilibre, le plus souvent « entre son et pensée ». dans ces livres d'un genre (non genre) nouveau, ce sont tous les aspects formels de mise en page, typo, gravures, papier, bons ou mauvais traitements infligés au livre en gros ou en détail, ... qui joueraient le rôle des sonorités, du rythme, de la rime, des harmoniques des mots, ...

– **mais « livres monstres » dirait mieux** l'inclassabilité et l'hybridité qui les caractérise. le mot « monstre », d'ailleurs, vient du latin « monstrum » (fait prodigieux, tout ce qui sort de l'ordre normal de la nature), qui était apparenté à « monstrare », montrer, dont le dérivé français a donné « monstrable », « montre », « montreur », « remontrer » ou « remontrance ». une montre qui ferait des remontrances serait une montre monstre (pourtant, quelle montre n'en fait pas?), mais les montreurs de monstres n'ont en

général pas de montre. des livres qui refuseraient de disparaître quand on les lit, obligeraient à les regarder alors qu'on en est déjà à ne plus les voir, « se » montreraient au moment où ils disparaissent, auraient un sens de la contradiction défaillant et sortiraient de l'ordre normal de la nature des livres. devraient être montrés comme des monstres. et on devrait, très étymologiquement, les désigner comme « livres monstres ».

– **mais il faudrait plutôt les désigner** comme « livres normaux », car ce sont les autres qui sont unilatéraux, atrophiés, incomplets, infirmes.

– **il faudrait également souhaiter** que de tels livres n'existent pas, car dans le cas contraire on ne saurait où les mettre : on serait obligé de créer une nouvelle rubrique dans les bibliothèques, et de redistribuer les autres livres, ci-devant normaux, par rapport à cette catégorie centrale de livres centres. il deviendrait vite nécessaire de créer une nouvelle discipline universitaire, que l'on nommerait par exemple la tétatologie poétique, et si une telle discipline était reconnue les élèves professeurs devraient s'y initier, sortir de leurs gonds, et qui sait alors ce qui pourrait arriver...

en adoptant, librement, le style, philosophiquement un peu rustre, de Diogène le cynique, qui prouvait le mouvement en sortant de son tonneau et en marchant, le conférencier prouvera l'existence des livres monstres en en montrant.

mais il n'apportera pas son tonneau.

“de la poésie contemporaine”

Cycle de conférences proposées par le cip *M*

- 1 – Jacques Donguy : *Poésie électronique*
- 2 – Emmanuel Hocquard : *Cette histoire est la mienne*
(*petit dictionnaire autobiographique de l'élégie*)
- 3 – Jean-Marc Baillieu : *Le mille-pattes de Sophie*
(*Considérations à propos de P.C.L.F.*)
- 4 – Jean-François Bory : *Quand j'étais nié (1963-1968)*
- 5 – Jean-Michel Espitallier : *Notes en bataille*
- 6 – Roger Lewinter : *Préambule*

centre international de poésie *Marseille*
Centre de la Vieille Charité - 2, rue de la Charité - 13002 Marseille
Téléphone : 04 91 91 26 45 - Mél. : cipm@cipmarseille.com